

Toulap et Pouplo

Les rebonds de l'âme

Toulap et Pouplo

Les rebonds de l'âme

Roman Entrepreneurial

Frédéric Chazelle

Mentions légales © 2023 Frédéric Chazelle

Tous droits réservés

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-9575331-1-4

DÉDICACES

À KAB.
À ma famille, proches et amis.

REMERCIEMENTS

À Hervé,

Aux entrepreneur(e)s qui m'ont inspiré.

À Alexia pour ses réflexions incisives et précieuses.

Aux auteur(e)s qui m'ont éclairé.

À mes lectrices et lecteurs.

#1. L'ANCIEN CONQUÉRANT ET LE LION

Berges de la Seine, dans un passé récent. Alexandre Morin ralliait un café emblématique où se pressait régulièrement la flore économique du Tout-Paris. L'endroit avait la réputation d'un club cultivant l'entre-soi. Une ambiance étrange, à la fois austère et chaleureuse, cueillait l'occasionnel ou le fidèle dès l'entrée. L'établissement mêlait la noblesse du vieil âge et une modernité intemporelle. Formant une enfilade de couleurs et de styles, des tableaux d'inconnus en peignaient les murs. Alexandre percevait dans cette hétérogénéité la variété des époques qu'ils fixaient, exprimant une forme de résistance au temps qui passe. Ils s'étaient comme d'indispensables miroirs réfléchissant les ondes de la confiance aux quatre coins de ce temple de l'indiscrétion. Flottait dans ce lieu comme un air de poésie entrepreneuriale.

Alexandre y avait donné sa première interview dix ans auparavant quand un reporter l'avait sollicité au

lancement de sa société. Le souvenir de l'entrevue demeurait intact dans son esprit. Novice, il avait noyé son interlocuteur sous une foule de détails inutiles et abscons, mais grâce à cet entretien, il navigua parmi les stars montantes du microcosme économique. Son projet lui permit d'en enchaîner d'autres qu'il avait reconduits au même endroit. Par facilité. Car le lieu était devenu fétiche et ressourçant également. C'était là qu'il pointait son actualité, son projet, son parcours d'entrepreneur.

Au début, l'ancien chef d'entreprise éprouva certaines difficultés avec l'exercice. Mais il s'y plia par obligation pour exister dans l'écosystème et avec le temps, il s'initia rapidement à cette nouvelle routine. Il y revint par intérêt avant de la pratiquer tel un rituel sans plus se poser la moindre question. Ce jour, il reprenait le chemin du Gandin, un bar bobo parigot du neuvième devenu témoin fidèle de ses aventures, rejoignant une âme intime auprès de laquelle il se confierait à nouveau.

Il était en avance. Très en avance. Être à l'heure bien avant l'heure était une obsession chez lui, depuis ce jour où son réveil l'avait lâchement abandonné, du moins dans sa version abrégée du contexte. Le manque de ponctualité lui était inhabituel. Il avait débarqué furibard et penaud chez son premier employeur avec une heure de retard. Une éternité. Il conservait le souvenir des regards inquisiteurs ou rieurs de ses futurs collègues qui l'accueillirent comme un jeune bleu fraîchement diplômé, étourdi pour les plus indulgents et fumiste pour les autres. Il gardait surtout en mémoire les efforts qu'il dut consentir pour redorer sa réputation. Un vieil ami le lui rappelait fréquemment, l'être humain ne se fait en général pas deux fois une première impression. En

retenant la leçon de ce faux départ, son inconscient lui infligeait donc une heure de pénalité avant chacun de ses entretiens. Mais malgré cette repentance masochiste et parfaitement inutile, Alexandre n'était jamais à l'heure de ses grands rendez-vous.

À quinze ans, il avait été détecté par un recruteur lors d'une sélection régionale d'athlétisme. Le mérite n'y était pas pour grand-chose. Le jeune homme disposait d'atouts physiques indiscutables depuis son plus jeune âge. La naissance et son implacable loterie qui distribue les tares ou les qualités dans le flou statistique, voilà tout. Il sprintait avec tant de légèreté, on aurait dit qu'il fendait l'air comme un jeune guépard. On avait alors vu en lui un haut potentiel. La société en est friande. La fédération lui proposa d'intégrer son centre formateur, une mine de champions dont on extrayait les pépites à la pelle. Ses parents n'imaginaient pas ce type d'avenir pour leur enfant, mais ils avaient donné leur accord. En pleine séparation, avaient-ils pensé au mieux à une diversion opportune pour l'éloigner de la crise en cours, au pire oublié son intérêt par manque d'attention tout simplement. Mais sans questionner l'envie profonde du gamin, pas le genre de la maison.

Au détour d'une soirée d'entrepreneurs à laquelle il avait récemment participé, Alexandre avait recroisé un ancien pensionnaire des lieux. Cette rencontre avait réouvert sa boîte aux souvenirs.

Alexandre se rappelait... Le sport-études qui l'accueillit sortait tout juste de terre. Un complexe au design prétentieux, fier d'exhiber aux nouvelles recrues ses installations modernes. Subventionné par le bien public et un donateur aisé, le lieu se voulait exceptionnel et unique, à l'instar des pensionnaires qui gagnaient le

droit d'en être. À leur arrivée, chacun d'entre eux recevait ainsi ce gage de bienvenue comme une dose d'égo réglementaire. L'ensemble vivait à l'abri des regards et surtout loin de toute distraction pour adolescent. L'austérité dans un écrin paradisiaque.

La structure avait été conçue pour le bien-être du sportif, aux sens matériel et esthétique. L'intérieur grouillait de cadres administratifs. D'anciennes gloires de la piste régnaient sur le site. Des dizaines de chercheurs s'y activaient également. Spécialisés en ergonomie, ils travaillaient sur les performances des athlètes sous l'autorité d'une élite marketing qui formait l'image de cette discipline comme elle le faisait déjà pour tant d'autres. En proie à une professionnalisation galopante, la pratique sportive amorçait sa mue en une filière économique à part entière. Le haut niveau exaltant en supplément les travers de toute activité humaine fondée sur le rendement, le centre n'échappait pas à la bonne vieille méthode du « marche ou crève » ; du « cours ou crève » en l'occurrence.

Se confrontant aux meilleurs jeunes de sa génération, Alexandre découvrit bientôt des ados différents des camarades qu'il côtoyait jusqu'alors. Plus mûrs et plus sûrs d'eux. Troquant précocement leur candeur juvénile contre une ambition froide, certains d'entre eux se comportaient en redoutables calculateurs. Le staff savait les brimades fraternelles fleurissant sur le campus. Mieux, il y consentait, feignant l'ignorance pour préserver un semblant de conscience. Il faut dire que la sensibilité de ces entraîneurs, d'anciens athlètes et jeunes retraités pour la plupart, aigris ou arrogants, s'était également figée quelques années plus tôt sur cette

même banquise émotionnelle. Soufflant le chaud et le froid, caressant d'une main et taillant de l'autre, ces cultivateurs modernes enserraient fermement leurs jeunes pousses pour en faire des plants physiquement glorifiés et psychologiquement modifiés.

Ils élevaient des champions au service d'une reine ambition. Revers de la médaille, ils exposaient ceux-ci aux sévices de plus ternes confrontations. Tel était le contexte qui accueillait Alexandre. Celui-ci fit bientôt les frais de cette règle encouragée par l'autorité locale : la concurrence à tout crin. À cet âge, elle se monte à cru et rudoie sans ménagement le jeune jockey. Avec le temps, il avait trié les lointains souvenirs de cette expérience cavalière, enfouissant leur côté sombre dans les profondeurs de son âme. Il avait néanmoins conservé de cette période le goût de l'effort. Il fallait lui reconnaître cette qualité qui habite le champion ordinaire. Alexandre ne s'épargnait pas pour repousser ses limites. Mais il ne luttait pas avec la hargne nécessaire pour surpasser l'autre. Il n'avait pas cette option en magasin. La loterie de la vie et ses tirages aléatoires ! Les espoirs placés en lui s'évanouirent aussi vite que ses courses prometteuses. Le jeune guépard a besoin de liberté pour s'affirmer dans les grands espaces. Et libre, dans cet environnement, Alexandre ne l'avait jamais été. Il avait traversé cette période, tourmenté par une contradiction tenace qui orienterait durablement sa vie : le dépassement de soi, pas celui des autres.

Plus tard, après avoir réintégré un parcours classique de lycéen qu'il acheva sur un dossier scolaire méritoire, il gagna les bancs d'une prépa prestigieuse sur les conseils éclairés du corps professoral. Mais au bout d'une année s'évertuant à classer sans cesse ses

étudiants, il avait fini par lâcher cette affaire, encore une fois. En fin de compte, la seule chose qu'il avait préparée fut une expéditive réorientation, direction les amphis d'une fac de sciences ordinaire. Son diplôme en poche, il fut recruté par un groupe de télécommunications et y démarra une carrière de technicien. Ses réalisations lui valurent bientôt une promotion au rang d'ingénieur qui lui permit d'accéder au statut cadre.

À trente ans, il percevait un salaire honorable, sans excès mais suffisant pour basculer dans une routine acceptable. Un début de parcours sécurisant, anesthésiant et sans relief. Enfermé dans un silo professionnel, il se sentit peu à peu dilué dans une organisation aux ramifications multiples. À cette époque, internet et la téléphonie mobile commencèrent à transformer durablement le secteur et il y vit l'opportunité de proposer en interne le lancement d'une nouvelle activité. Sans autre pédigrée que ses références techniques, les dirigeants du groupe ne le prirent pas au sérieux. Si son initiative ne manquait pas d'audace, il n'était pas dupe, sa démarche respirait l'amateurisme. Sans surprise, la tentative d'essaimage n'aboutit pas et il finit par démissionner, conscient d'être arrivé au bout d'un cycle.

Il décida alors de reprendre ses études. Il prit le chemin d'une école de commerce pour compléter sa formation scientifique et s'ouvrir à la gestion d'entreprise. Durant cette parenthèse, il découvrit l'incubateur interne de l'école, le tout premier du genre à l'échelle nationale spécialement dédié aux étudiants-entrepreneurs. Côté au quotidien les innovateurs de demain fut une révélation. L'énergie qu'ils dégageaient

était euphorisante, elle fixa en lui l'envie d'entreprendre. Après quelques essais sans lendemain, il trouva son projet. À trente-cinq ans, il lança sa société avec un génie des mathématiques dont il avait partagé les beuveries avant d'en déceler le potentiel créatif ; entrepreneur comme pour prouver qu'il pouvait s'attaquer à de grandes choses, sans deviner que sur ce chemin fleuriraient autant de chrysanthèmes que de jolies roses.

Alexandre rayonnait. Il captivait l'attention. Il aimait mettre les autres en confiance. Son empathie était rassurante. Sans le réaliser, il entraînait son entourage. Quoi qu'il fit, tout ce qu'il entreprenait finissait par valoriser ceux qui croisaient sa route. Il ne pouvait s'empêcher de prodiguer un conseil ici, de glisser une idée là, y compris à ses rivaux directs. Dans le sport comme dans la vie, c'était plus fort que lui, il apportait son aide. Comment aurait-il bien pu dépasser ces autres quand ses actions visaient précisément à les grandir ? Il inspirait autrui à l'image de son associé qui, au crépuscule de son délire entrepreneurial, le quitta pour une planque grassement payée chez un géant à gros capital. Alexandre était un catalyseur, révélant au grand jour les talents que le hasard des rencontres plaçait sur sa route. Il avait en lui ce don naturel de lire dans les yeux, de libérer les actions de ses congénères, s'oubliant lui-même en réaction comme la contrepartie malheureuse d'une qualité remarquable. Pour voyager dans la vie, son bagage ne transportait finalement qu'un seul costume, celui qui irait à l'autre. Malgré les signaux contraires qu'il recevait et qui l'intimaient d'épaissir son âme, cette générosité chevaleresque d'un autre temps l'emportait toujours, l'emportant lui surtout.

Depuis qu'il avait l'âge de s'en souvenir, il avait

pourtant toujours imaginé son avenir avec confiance, sous l'angle de la réussite. Il s'était même convaincu de suivre un destin. Mais en fin de compte, il échouait souvent dans ses entreprises personnelles. Assez lamentablement se morfondait-il en longeant la Seine ce matin-là ! Le quinquagénaire qu'il devenait peu à peu voyait dans les ondulations grisâtres du fleuve parisien les reflets d'une existence agitée par des flots de promesses et ses déceptions houleuses. Le cap des cinquante hurlant bientôt ses tourments philosophiques : « qu'ai-je donc déjà accompli, que me reste-t-il encore à faire » ? Tangué par ces remous de lucidité, il plongea dans un moment d'introspection qui questionnait son passé. Piégé dans la croyance illusoire d'incarner un potentiel supérieur à ses propres réalisations, il s'interrogeait. Qu'est-ce qui lui avait donc manqué pour réussir ?

Il songea à cet enfant qui avait tant de facilités à faire les choses. Il le revoyait noter naïvement dans son journal intime ses apprentissages quotidiens, avançant dans la vie comme l'on progresse dans un jeu de société, bondissant d'une case à l'autre, sautant d'une aventure à la suivante, avec la certitude de tendre vers plus l'infini, cette dimension éternellement positive qui égaya sa formation scientifique.

Écumant les bribes de son enfance, il repensait à ses parents. Il en conservait peu de souvenirs finalement. Ligérien d'origine, son père était un « gaga ». Militaire, il avait poursuivi sa carrière dans un arsenal de province avant d'être promu au ministère des Armées. De son vivant, il ne s'était jamais confié sur ses activités, sur lui ou son histoire. Son décès libéra les ombres du passé. Ce phénomène troublait régulièrement Alexandre : la

vie s'écoule derrière une vitre sans tain avant que la mort ne la brise pour dévoiler les reflets d'un autre destin.

Dans le cas de son père, Alexandre en apprit davantage sur son parcours de combattant grâce à une lettre écrite par un de ses vieux compères. Il découvrit que le paternel avait participé activement à la guerre d'Algérie, qu'il était courageux et loyal. Quelques lignes plus tard, Alexandre devint plus circonspect. Le compagnon d'arme lui relata dans un verbe au relents extrémistes leur dérive putschiste. En lisant la suite, il comprit que le comparse s'était brillamment reconverti dans le civil après cette période agitée. Il invita même Alexandre dans sa résidence corse située à Cargèse afin de prolonger les confidences. Mais ce dernier avait décliné malgré son insistance. Alexandre ne voulait pas entendre les exploits d'un héros fini qui glorifie le passé pour combler le vide du présent. Et surtout, il ne souhaitait pas savoir si lui et son père avaient usé sans scrupule du permis de tuer que la guerre leur avait temporairement délivré.

Alexandre n'avait jamais relu cette lettre mais il savait qu'elle se cachait quelque part dans ses affaires, perdue à jamais comme pour étouffer les remontées acides d'un temps révolu qui n'était d'ailleurs pas le sien. En repensant à cette parenthèse épistolaire, il se demandait si son père avait réellement épousé la cause des putschistes d'Alger. Il n'en sut pas davantage sur cet épisode, laissant son imagination faire le reste. En parcourant certains papiers administratifs et autres récompenses, il découvrit que le paternel fut de l'équipe qui inventa le fameux « Famas ». Puis, à la faveur d'appuis haut placés, il arpenta les coulisses de l'État-major jusqu'à la fin de sa carrière. Probablement une

promotion pour celui qui dédia sa vie à l'armée. Un expert de la guerre dévoué à la destruction de l'humanité par l'humanité, voilà ce qu'Alexandre retenait froidement de lui. Quant à sa mère, une « gone », il conservait le souvenir d'une femme dure, distante et soumise. Elle traversa la vie de son fils en un éclair. Disparue tragiquement à son adolescence, peu de temps après s'être séparée de son père, elle ne laissa qu'une empreinte fugace sur sa jeune route. Il revoyait les images de son enterrement, une cérémonie rapide et sans émotions. Son père ne montra pas sa peine, s'il en éprouvait, au point qu'Alexandre s'était alors demandé si ses parents s'étaient vraiment aimés.

Depuis, Alexandre s'interrogeait régulièrement sur sa naissance. Il la percevait comme le fruit d'une amourette éphémère qui monnaya avec dame Nature son insouciance passagère en échange d'une nouvelle vie, d'une vie tout entière, la sienne en l'occurrence. Fils unique, il essaya bien de décoder dans leur absence ou leur silence les signes d'affection nécessaires à l'enfant pour s'affirmer paisiblement. En vain. Il grandit donc en fantasmant leur personnalité et en rêvant la sienne. Sans la sève qui forge le chêne robuste, l'arbre familial avait pourri rapidement si bien qu'Alexandre en oublia ses propres racines, avançant dans la forêt clairsemée de sa vie tel un romantique perdu.

Il lui revint en mémoire un détail futile. Il se rappela ce jour où il imita bêtement leur signature, histoire de ternir son image de bon élève auprès de ses camarades et de la leur par la même occasion. Un prof de biologie avait exigé le sceau paternel sur un piètre devoir traitant l'appareil reproductif des léporidés. Affront pour le père qui ne pouvait tolérer l'usurpation du blason familial, le

lapin n'y étant pour rien. Étrangement, son départ pour le centre d'athlétisme de haut niveau avait coïncidé avec cet égarement d'adolescent et Alexandre y avait toujours vu un lien de cause à effet. Il avait donc assimilé que certains apprentissages coûtaient parfois très cher. Depuis cet épisode, il prit l'habitude de leur donner une antivaleur dans son journal intime, affirmant l'existence d'une contrepartie négative à toute chose. Si ses mémoires de jeunesse s'empoussiéraient depuis longtemps dans le grenier de son enfance, il n'avait jamais cessé de les enrichir dans un coin de son esprit à chaque expérience vécue. Aujourd'hui, perdu dans ses pensées obscures, il cochait la case « planter sa boîte » dans son album virtuel de compétences comme le négatif d'un parcours qui ne reflétait pas encore toute sa lumière.

Cette situation marquait le point final d'une aventure après laquelle seule subsistait la blancheur angoissante d'une page à réécrire. Était-ce le vide qui l'attendait après les mots de cette sombre conclusion ? Ou la virginité annonciatrice d'un autre départ ? En refermant l'ultime étape de ce périple, il partait en quête de nouveaux repères, perdu entre la fin expéditive d'une tranche de vie qui s'achevait sans gloire et l'aube timorée d'un cycle aux allures de purgatoire. Il s'enfonçait au cœur d'une vallée remplie de doutes et semée d'interrogations auxquelles ne l'avaient préparé aucune expérience ni formation. Bref, il avançait bien fébrilement sur cette nouvelle route, désorienté et désemparé ! Son rebond commençait ainsi, en foulant les chemins obscurs de l'inconnu que certaines âmes bienveillantes viendraient éclairer par intermittence. Cette journée maussade de septembre illustrait

parfaitement cet avenir trouble, un futur placé sous séquestre. Blessé, Alexandre en voulait à la vie. Mais avait-elle été si sévère avec lui ou n'était-il simplement pas assez dur avec elle ? L'avait-elle brisé ou l'était-il depuis toujours ? S'il en ignorait les réponses, ces questions l'obsédaient.

Après avoir épuisé les derniers recours pour redresser sa boîte, il erra de longs mois. Récemment, il décida de consulter les offres d'emplois du moment. Sans revenu, la période qu'il traversait l'avait ramené à une implacable nécessité, celle de pourvoir à ses besoins primaires, autrement dit, remplir la gamelle. Jamais il n'eût pensé vagabonder un jour, ne serait-ce que provisoirement, dans les bas-fonds de la pyramide de Maslow, une couche souterraine où il est seulement question de survie matérielle. Mais il devait l'admettre, il s'y perdait bel et bien. Avec peu d'entrain, il avait donc retenu une opportunité émanant du bureau économique régional, un établissement public qui déployait localement les aides de l'État pour soutenir les entreprises. Ce dernier avait été créé non sans peine en fusionnant plusieurs offices locaux sous la tutelle jacobine du récent ministère de l'Entrepreneuriat.

En cuisine, le choix du nom avait fait l'objet d'interminables va-et-vient dans les strates du millefeuille administré par la crème nationale. Les chefs s'étaient finalement accordés sur le sigle « BER », en référence à la charpente métallique qui soutient un nouveau bateau et coulisse avec lui pendant son lancement. Cette symbolique donnait l'impression d'avoir été minutieusement réfléchie. Alexandre se persuada qu'elle avait été simplement dictée un lundi matin par une joyeuse élite revenant d'un week-end de

navigation en mer bretonne !

Le BER publiait une annonce pour son programme de soutien aux entreprises, modestement nommé « l'Arche des Étoiles ». Ce nom d'inspiration cosmique montra une telle inefficacité en termes de communication que le milieu lui préféra rapidement l'acronyme anglophone « Starks » emprunté à la science-fiction ; un éloge stellaire de la création d'entreprise qu'affectionne l'inconscient collectif tant l'exercice lui semble solaire. Plus fringant, « Starks » sonnait plus juste pour assurer la promotion du dispositif, confirmant au grand désarroi d'Alexandre l'inadéquation chronique de la langue française au vocabulaire des affaires.

Mais avant d'entrer dans ce jeu, les dés du destin le plaçaient sur une nouvelle case départ, celle du curriculum vitae. Tout en dégustant son premier café du jour fraîchement torréfié par le patron du bar où il venait de s'installer, il relisait donc sa bio, un condensé de sa vie professionnelle rédigé à la hâte. Il ne savait pas trop comment en interpréter la dernière étape. La fin peu glorieuse de celle-ci restait trop vivace dans son esprit pour la dépeindre positivement. Valoriser un bilan souillé par un poussiéreux dépôt le confrontait à une épreuve inédite et délicate : devoir porter à chaud un jugement plutôt glacial sur son vécu entrepreneurial. L'interminable procédure de liquidation judiciaire qu'il expérimentait alors maculait son itinéraire d'une tache sombre dont il essayait d'atténuer la noirceur. Des ondes négatives sapaient son moral. La tentation de ne pas postuler rendit sa plume hésitante. Il ressentit une gêne au moment de formuler cette phase singulière de son parcours. Complètement inhibé, la démarche lui procura une sensation désagréable. C'était comme si son

cerveau s'avérait incapable de produire une pensée constructive, inapte à entrevoir une perspective positive. Il croyait entendre un poète chuchoter...

*Vivre avec le déshonneur
De lire les actions de sa vie
En ressentant la culpabilité,
Confondre la faute et l'erreur
Qui plongent dans la nuit
L'entrepreneur cabossé.*

Lucide, il fondait peu d'espoirs sur les chances de succès de sa candidature. Même s'il voulait revoir son expédition en se rappelant ses escales comme autant de victoires intermédiaires sur les éléments; même s'il souhaitait encore goûter la saveur de ce périple en se remémorant les reliefs accidentés et les rocambolesques traversées qui en pimentèrent le déroulement; bref, même s'il essayait de ne pas résumer trop rudement cette quête décennale au néant, il ne fermait pas non plus ses yeux cernés par l'épreuve en cours sur la portée de son dénouement. Il avait conscience du fardeau que faisaient peser les mots « dépôt de bilan » puis « liquidation judiciaire » sur ses épaules au moment de réexaminer son cheminement personnel.

Dans l'ombre de cette pâle réalité, il jugeait son échec assez durement bien avant que les autres ne s'en chargent. Transpercé par ce sentiment honteux de ne pas avoir été à la hauteur, une perception inavouable à la propagation insidieuse. Dans le code policé et bienséant de la société, personne n'ose le dire ouvertement même si tout le monde le pense

assurément. Alexandre s'en était persuadé. Marquant une pause dans ses cogitations matinales, il avala une gorgée du précieux arabica encore brûlant, trouvant dans ses arômes chaleureux un refuge momentané et apaisant.

Perdu dans ses réflexions, il croisa son reflet dans la vitrine du bar. Il regardait cet intime ingurgiter son café fumant comme si de rien n'était. Un passant n'aurait pas deviné son agitation intérieure tant son attitude paraissait impassible. Alexandre mimait à la perfection la maîtrise de soi, éduqué avec cette obligation de ne rien laisser transparaître. Il avait façonné cette autre compétence durant son éducation, élevé selon une bible où les maux s'imprimaient sans alphabet. Ne pas montrer ses états d'âme, souffrir en silence, telle était la doctrine un brin sectaire des Morin.

Mais cette fois, sa marmite intérieure bouillonnait de colère froide, prête à exploser. « Non, tout ne va pas bien ». « Basta cosi », une phrase en italien qu'il gardait souvent pour lui et dont il ne s'expliquait pas l'origine. Il ne voulait plus faire semblant. Cette hypocrisie à laquelle il s'adonnait depuis toujours le répugnait subitement. Comme un feu ravageur, il sentait monter en lui l'envie d'expulser son mal-être. Et pour la première fois de son existence, cette option lui parut évidente, vitale probablement. Qu'importe si le monde extérieur percevait dorénavant le versant ombrageux de ses tourments !

Fuyant le miroir de son âme sombre, son esprit plongea dans l'impasse où campait le Gandin. L'image d'une antiquité roulante s'engouffrant dans la rue étriquée fixait maintenant ses pensées ; une Peugeot 204 à l'air frivole, conçue pour l'inaltérable et la cabriolet ! La

manœuvre empruntée qu'elle engageait pour se garer dessina un léger sourire sur le visage d'Alexandre. Arborant fièrement le sceau du fauve, la décapotable surgissait du passé, ambitieuse et rugissante, franchissant les affres du temps depuis les années soixante. Malgré un âge mûr, sa ligne élancée et la sobriété de ses formes immortalisaient un succès légendaire. Le pilote manœuvrait soigneusement l'automobile atypique. Alexandre l'imaginait comme une compagne fétiche, probablement acquise lors d'une enchère réservée aux vieilles pouliches.

La monture avait de l'allure. Elle dégagait une physionomie sympathique dont l'impression familière charmait visiblement son heureux propriétaire. Refermant délicatement la portière d'un tour de clé anachronique, celui-ci s'éloigna d'elle avec regret. Elle semblait le fixer avec sa bobine quasi humaine, pointant dans sa direction le sourire de sa calandre argentée, surmontée par ses deux gros yeux ovales tout écarquillés. Ce symbole d'une classe moyenne élégante et civilisée respirait la prospérité et la liberté d'une époque insouciante. Alexandre saisissait la passion évidente que lui vouait son conducteur. Elle trahissait chez ce dernier une affection latente pour le passé, voyant dans ce véhicule de collection une réminiscence de l'ancien, désuet mais rassurant, les vestiges d'un moderne imperturbable et rafraichissant.

Le patron du café n'avait pas vu l'alter ego d'Alexandre pousser la porte du Gandin. Ce dernier conversait maintenant avec Étienne Lion, un écrivain-journaliste, citadin décontracté, l'œil vif et la cinquantaine pétillante. Le teint mat de son visage mettait en valeur une barbe poivre et sel finement taillée

qu'un large sourire égayait avec générosité. Le personnage était issu d'un pays fondé sur deux cultures dont on surnommait les habitants, les « gagos ». Portant fièrement sa double origine, une bonhomie naturelle émanait du jeune senior. L'âge avait bonifié ce séducteur dont le portrait charmait par sa maturité et une jeunesse préservée. Une pratique marathonnienne excessive rendait sa silhouette presque trop mince. L'impression qu'il dégageait communiquait une authentique assurance, dépouillée des artifices de l'imposteur qui cultive sans cesse une image augmentée de lui-même.

Étienne s'intéressait tout particulièrement à l'actualité des entreprises régionales, en réussite ou non. Il affichait une sérénité arrogante, un mix contradictoire à mi-chemin entre influenceur contemporain et défenseur d'une vieille école. Sincèrement ou par calcul, personne ne devait vouloir contrarier sa plume. Seuls les croisés de l'ordre digital comme il les surnommait osaient l'attaquer, l'avènement du fourretout numérique ayant donné naissance à de nouvelles règles d'expression contre lesquelles il s'insurgeait fréquemment à tort et à raison.

Mais la principale caractéristique de l'individu était ailleurs. Il se forgeait une réputation singulière au point d'être perçu par le milieu comme un original. Sa philosophie n'éprouvait pas la moindre admiration pour les chiffres et délaissait effrontément ses statistiques moutonnières, préférant mettre en lumière d'autres attributs pour sa ligne éditoriale. Il aimait répéter que la recette d'une entreprise ne se lit pas dans les états financiers. Dans le système, Étienne était un peu lunaire. Il aimait sonder la face cachée du chef d'entreprise, sa psychologie complexe, son histoire chaotique et ses

émotions contraires ; en raccourci, la dimension humaine qui reste tapie dans l'ombre du regard que l'on pose habituellement sur ce spécimen. Sa plume était guidée par l'envie de retranscrire les contradictions qui habitent secrètement l'entrepreneur, soulignant les fêlures et la résilience qui forment son égo, les échecs et les réussites qui rythment son tempo.

Doué pour mettre à l'aise ses interlocuteurs et les amener à se confier sur leur périple, leurs états d'âme ou leurs ambitions, il l'était incontestablement ; et pour recueillir et interpréter les informations qu'il réorganisait avec sa logique et son expérience. Mieux que quiconque, il savait qu'une grande partie de la vie humaine se joue dans l'entreprise, que cette dernière peut être le théâtre de formidables accomplissements comme le réceptacle des plus sombres convoitises. Parce qu'elle demeure un système complexe où interagissent une multitude de variables qu'il aspirait à mettre en rédaction plutôt qu'en équation, Étienne allait de villes en régions, poussant au bout des vallées et à travers monts, là où les dossiers en vogue ou faits de vagues l'attiraient vigoureusement.

Les rencontres qui jalonnaient son parcours s'étaient progressivement cristallisées sur la quête de l'intangible valeur humaine, cette pépite immatérielle que ne déterre pas la pioche du chercheur d'or. Elles avaient fini par définir un objectif obsédant : mesurer à quel point ses interlocuteurs, les chefs d'entreprise qu'il fréquentait assidûment, incarnaient ou non leur démarche. À l'automne de sa carrière, la congruence entre l'être humain et ses actes constituait sa marotte. Et il prenait toujours la route qui s'offrait à lui avec un empressement qu'il ne pouvait réfréner, comme si

traquer l'inconnu l'excitait de manière innée. Ce matin-là, tel un lion parti en chasse, il croisait le chemin d'Alexandre, un ancien conquérant. Au carrefour du temps.